
CIRTA-CONSTANTINE



EXPÉDITIONS ET PRISE DE CONSTANTINE

1836-1837

(Suite. Voir les n^{os} 80 et 81).

Le 16, la journée était belle. A dix heures, l'armée se remit en marche en remontant la vallée de la Seybouse, la première brigade par la rive droite, les autres par la rive gauche. On cheminait à travers un pays très-fertile où l'on remarqua une très-grande quantité de beaux oliviers dont les fruits étaient d'une grosseur extraordinaire ; mais malgré la fécondité du sol et l'aspect riant du pays, on rencontra très-peu de douars. Cependant comme, de tous côtés, on entrevoyait de nombreux troupeaux que leurs propriétaires laissaient paître le long de la colonne, sans témoigner aucune appréhension, on pouvait croire à l'existence d'une population assez considérable. Les Arabes n'eurent point à se repentir de cette confiance ; car, on ne commit pas le moindre attentat à leurs propriétés. Les seules victimes du passage de l'armée française furent les perdrix et les lièvres que les guerriers amateurs de la colonne faisaient tomber en masse, sous leur plomb meurtrier.

Le Maréchal arriva au gué de la Seybouse qu'on appelle Medjez el-Amar, et la presque totalité de l'armée s'établit sur la rive gauche de la rivière. Yousuf Bey, avec ses spâhis, campa de l'autre

côté, sur un petit plateau que l'oued Cherf, grossi des eaux de la rivière d'Announah, sillonne avant de se jeter dans la Seybouse.

L'artillerie parvint au bivouac sur la rive gauche à 3 heures, ainsi que S. A. R. le Duc de Nemours qui, gravement indisposé depuis la nuit du 13, et plus souffrant encore ce jour-là, dût faire la route en voiture. Les autres troupes arrivèrent peu après.

Le bivouac de Medjez el-Amar présentait un aspect des plus agréables, par la luxuriante végétation du pays environnant ; les oliviers, les lentisques croissaient avec vigueur et en grand nombre.

Depuis, le déboisement a enlevé à cette localité une partie de sa beauté comme site ; mais ce qui a continué à subsister, c'est l'aspect grandiose du *Djebel-Sadah*, profondément creusé par le défilé dit *Akbet el-Achari* et couronné par le col devenu célèbre du *Raz el-Akba* (tête de la montée).

Vers la partie supérieure du cours de la Seybouse, on apercevait une fumée blanchâtre qui s'élevait à une assez grande hauteur. C'étaient les vapeurs qui se dégagent des eaux thermales de *Hammam el-Meskoutin* (Bains des Maudits).

« La soirée passée au bivouac de Medjez el-Amar, écrivait un témoin oculaire, fut notre meilleur moment de toute l'expédition. L'ordre avec lequel le camp fut posé, la confiance que la réunion générale de l'armée donnait à tous, la beauté du temps, le pittoresque du site, l'abondance de l'eau et du bois, nos feux brillants et les sonneries du soir animant encore cette scène, ont laissé dans l'armée un souvenir que n'ont pu effacer les journées désastreuses qui ont suivi de si près » (1).

Le 17 novembre, l'armée traversa la Seybouse ; la cavalerie et le canon à gué, et l'infanterie à l'aide d'une passerelle établie par l'artillerie sur des chevalets. A partir du plateau où les spahis de Yousuf Bey étaient campés sur la rive droite de la Seybouse, le terrain s'élève par une pente douce où le chemin est facile, mais

(1) Rapport officiel de M. de Bellot, payeur du corps expéditionnaire, au ministre des finances. Bône, décembre 1836.

bientôt les deux versants entre lesquels la route de Constantine se dirige vers le col de Ras el Akba se rapprochent; le défilé se resserre; et ce n'est pas sans peine et sans travail que l'artillerie et les prolonges avancèrent. L'ennemi aurait pu tenter là, avec avantage, quelque attaque, mais aucune troupe hostile ne se montra. Quelques groupes indigènes qui couronnaient les sommets du Ras el-Akba, pareils à des bouquets de mousse sur un rocher, se montrèrent inoffensifs, se séparèrent et disparurent à l'approche de l'avant-garde. A 3 heures du soir, les premiers éclaireurs du corps expéditionnaire remplaçaient les Arabes sur les crêtes que ceux-ci venaient d'abandonner. Ces indigènes étaient-ils des spectateurs oisifs, étaient-ils les coureurs d'Ahmed chargés de lui apporter la nouvelle de notre marche? On l'a ignoré: toujours est-il que ce jour comme la veille, les troupeaux n'avaient pas été détournés du passage de l'armée, et que nul n'abusa de cet indice et de ce gage de sécurité. Pas un habitant n'avait quitté ses gourbis et ne fut inquiété; la fumée habituelle s'élevait paisiblement des toits des villages qui devaient être plus tard dévorés par l'incendie, lors de la retraite; les femmes y étaient occupées à leurs travaux, comme si rien d'étrange ne se passait. (1)

Comme les difficultés du terrain devenaient considérables et que les troupes du génie, malgré leur zèle et leur habileté ordinaire, avaient fort à faire pour les surmonter, la marche de l'armée qui étaient subordonnée à ce travail fut très-lente dans tout le défilé; et ce jour là, le quartier-général posa ses tentes en face des ruines d'Announah (2), à une très-faible distance du point

(1) Nous avons rencontré ces dispositions favorables jusqu'au voisinage même de Constantine. Elles étaient dues, il faut le reconnaître, aux négociations adroitement conduites depuis trois mois, par Yousuf Bey. Je me rappelle que les beaux parleurs trouvaient que cette marche paisible, à ne la considérer qu'en elle-même, était déjà un résultat important, inappréciable, inespérable. Plus tard on n'en a tenu nul compte à celui dont il était l'œuvre. Le souvenir s'en est perdu dans le désastre; il est resté dans les boues avec la présence d'esprit de plus d'un. — Général Mollière.

(2) Ces ruines avaient été vues avant nous par Shaw et Peyssonnel, dit M. Berbrugger, mais ces voyageurs, dont le premier dit n'y avoir aperçu qu'une inscription, et dont le second ne donne qu'une description fort in-

de départ. L'avant-garde, seule, alla bivouaquer sur le revers occidental de la montagne.

La 1^{re} et la 2^e brigade s'établirent sur le Ras el-Akba en avant de la crête, sur l'emplacement même d'un bivouac occupé quel-

complète et assez inexacte, semblent n'avoir traversé la même localité qu'à la hâte et sans avoir le temps de faire des observations suffisantes. Cette circonstance tient du reste à la manière dont les deux savants voyageaient : on sait qu'ils suivaient les corps turcs chargés d'aller percevoir les impôts; or, une troupe en marche, et surtout une troupe de musulmans, ne s'arrête guère par pur amour de l'antiquité. Grâce à une occasion plus favorable, nous avons pu voir mieux et davantage.

Sur l'immense ravin qui s'étend depuis les bords de la Seybouse jusqu'au Ras el-Akba, débouchent quelques ravins latéraux. La gorge qui conduit à Announah est de ce nombre; pour y pénétrer, on quitte tout-à-fait la route de Constantine et on chemine entre deux mamelons élevés, d'abord assez rapprochés l'un de l'autre, mais qui ne tardent pas à s'écarter à mesure qu'on arrive près des ruines. Sur un mamelon de gauche et qu'un arrachement blanchâtre fait reconnaître de loin, on trouve les restes d'un monument qui a dû être considérable, à en juger par la grande quantité de fûts de colonnes, de chapiteaux et autres restes répandus autour des lignes de construction qui sont encore visibles. En laissant ces vestiges sur la gauche et en continuant de cheminer vers l'ancien emplacement de la ville, on trouve des deux côtés de la route une grande quantité de pierres tumulaires, chargées d'inscriptions, qui attirent immédiatement les regards.

.....
 Excepté une espèce d'arc de triomphe, il n'y a plus aujourd'hui que des arceaux informes où la voûte commence. Au niveau du sol, on croirait d'abord, à voir ces singulières constructions, que la partie inférieure du monument est enfoncée en terre; mais un examen attentif nous a convaincu que les arcades, qui figurent de loin des hauts de portes, posent immédiatement sur le sol, et sont des reconstructions grossières faites par des ouvriers maladroits qui ont mêlé les matériaux de plusieurs monuments et les ont disposé dans un ordre, ou pour mieux dire, dans un désordre qui atteste leur ignorance en architecture.

L'église signalée par Peyssonnel est l'exemple le plus curieux de cet arrangement barbare. Elle est bâtie de pierres et de marbres de toutes les dimensions : des fûts de colonnes, des chapiteaux et des morceaux de sculpture sont encastrés dans les murailles. Cet échantillon de l'architecture des chrétiens à l'époque gréco-romaine, donne la mesure des effets désastreux de l'invasion des Vandales : celle-ci avait non-seulement détruit les monuments, elle avait aussi détruit le sentiment de l'art.

.....
 La ville devait être assise sur un vallon assez étendu. Son périmètre pourrait être en quelque sorte déterminé par la ceinture de monuments

ques jours auparavant par Ahmed Bey. Il y a des sources; on y trouva des meules de paille que leurs propriétaires n'avaient pas abandonnées; elles leur furent achetées. Les 62^e et 63^e régiments, le génie et l'artillerie campaient avec l'État-Major en arrière, et au-dessous de l'emplacement d'Announah.

En présence des difficultés présentées par la route suivie jusqu'alors, le Maréchal fit étudier et tracer un nouveau chemin pour les voitures, en profitant des pentes naturelles. Le génie et des détachements d'infanterie y travaillèrent immédiatement.

S. A. R. Mgr le Duc de Nemours était toujours très-souffrant; l'armée avait quelques malades; un homme du 17^e léger saisi d'un accès de fièvre chaude s'était brûlé la cervelle avec son fusil, à moitié de la montée du Ras el-Akba.

Une partie de la journée du 18 dut être donnée aux travaux de la route, qui furent vivement menés. L'avant-garde ne se mit en mouvement que dans l'après-midi, et l'armée vint se réunir le soir, à moins d'une heure de marche de Ras el-Akba, au-dessous d'un douar assez considérable, non loin de la naissance d'un petit affluent de l'oued Zenati.

Ici l'aspect du pays changeait complètement. Les oliviers sauvages, les pistachiers, les tamarix qui, dans les environs de Medjez el-Amar ornent les collines et les vallées d'un vert toujours varié avaient disparu complètement. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait pas un arbre, pas la plus chétive broussaille sur les mamelons à forme arrondie qui se succèdent

funéraires qui l'entourent, et qu'on retrouve encore aujourd'hui sur le lieu où ils ont dû être placés primitivement. Derrière un pilier isolé, à gauche, sont de vastes citernes assez bien conservées; un peu plus loin se trouve une voie romaine qui descend dans la direction de la vallée de l'oued Cherf.

Le nom antique d'Announah est encore inconnu, et les inscriptions recueillies dans les ruines n'ont pas dissipé l'incertitude qui règne à cet égard. On a cru y retrouver l'ancienne *Tibilis*; mais ce dernier nom qui figure sur l'itinéraire à propos de la route de Kef à Stora, ne peut convenir à Announah, car il faudrait alors admettre que la route en question allait de Kef à Announah, de là à Constantine et de Constantine à Stora. On expliquerait difficilement la conjecture d'un pareil circuit.

(Algérie historique, pittoresque et monumentale, par A. Berbrugger.)

avec une ressemblance de physionomie, une uniformité de nuance désespérante. C'était bien l'Afrique de Salluste, avec ses champs de grains, et ses pâturages sans arbres et sans eau (1). Ces mamelons en labours presque jusqu'au sommet, étaient généralement coiffés d'un chapeau de roches plates et chauves. Sans les énormes chardons qui abondaient sur les guérets où l'armée était campée, le soldat eut été dans l'impossibilité de faire la soupe, cet aliment essentiel qu'on n'apprécie bien qu'après avoir fait campagne.

Le 19, l'armée traversa l'O. Zénata dont le cours sinueux se trouve à peine indiqué en quelques endroits par de chétifs lauriers roses. Sur la rive droite, l'armée longea le marabout de Sidi Tamtam, modeste monument couvert en tuiles creuses et dont la forme vulgaire ne rappelait en rien les jolies coupoles de la province d'Alger. Autour de ce sanctuaire, les Arabes des douars environnants avaient improvisé un marché, amplement approvisionné de tabac et de beurre. Pendant que ces pacifiques transactions avaient lieu sur ce point entre chrétiens et musulmans, à une petite distance de là, un détachement de *dair'a* (cavaliers du Bey) échangeaient quelques coups de fusils avec les chasseurs d'arrière-garde. Ces hostilités insignifiantes qui faisaient un contraste frappant avec les allures tranquilles du reste de la population ne tardèrent pas à cesser. Elles furent regardées comme le fait de quelques pillards, et ne changèrent rien aux bonnes dispositions que les Arabes des douars montrèrent constamment pendant la marche de l'armée sur Constantine.

Les gardiens du marabout de Sidi Tamtam étaient venus au-devant du Bey Yousuf pour lui adresser leurs salamaleks. Yousuf descendit de cheval, entra dans le marabout, fit sa prière, puis reprit la tête de la colonne, au bruit de sa musique, après avoir laissé aux gardiens du marabout des marques de sa munificence princière.

Toute cette journée, on suivit une route évidemment romaine,

(1) Ager frugum fertilis bonus pecori, arbori infecondus, cælo terraque penuria aquarum. (*Jug. cap. 17.*)

car on trouvait à des distances régulières les restes de petits postes militaires ou de camps fortifiés dont la destination avait dû être de protéger le parcours de la vallée ; on arriva ainsi à Ras oued Zenati un peu avant la nuit. Le 59^e régiment qui depuis Bône avait constamment tenu l'arrière-garde et escorté les équipages militaires, n'arriva qu'à la nuit close. Il avait été remplacé par le 63^e régiment.

Les soldats devenus prévoyants par les privations des jours précédents s'étaient munis, chemin faisant, de tiges de chardons et de tout ce qu'ils avaient pu rencontrer de propre à alimenter un feu de bivouac. La compagnie franche, commandé par le capitaine Blangini, se trouvant alors d'avant-garde, avait eu d'autant plus de facilité pour faire ce genre de récolte. Aussi avait-elle attaché autour des chiens (1) qu'elle avait amenés de Bougie, les gigantesques chardons recueillis en route, et les en avait si bien chargés, qu'ils disparaissaient entièrement sous le fardeau. Ce fut une véritable énigme pour ceux qui les premiers aperçurent de loin ces fagots ambulants et chacun rit de bon cœur quand on en connut le mot.

Abandonnez-vous, pauvres soldats, à ce naïf accès de gaieté, car il sera le dernier pour beaucoup d'entre vous ! Regardez au-dessus de vos têtes ces nuages sombres et pesants qui rasant le sommet des collines. Encore quelques heures, et ils verseront sur vos membres fatigués des torrents de pluie, de grêle et de neige. Pendant de longs jours et de plus longues nuits encore, ce déluge vous poursuivra de ses averses dissolvantes. Heureux ceux qui tomberont sous le feu ou le fer de l'ennemi et ne trouveront pas la mort au fond d'un ignoble borbier !

Ce jour-là en effet commencèrent pour l'armée des souffrances inouïes et les mécomptes les plus cruels. Un vent très-froid et très-violent s'était levé dans la journée : dans la nuit, une pluie glacée commença à tomber en abondance.

(1) Les hommes de la compagnie franche, habitués à la guerre des montagnes, en Kabylie, conduisaient avec eux une meute de chiens accoutumés à la recherche des Arabes, comme les Espagnols l'avaient déjà fait avec succès en Amérique.

Dans cette journée, quelques cavaliers ennemis avaient paru sur les flancs de la colonne, mais leur attitude était si peu hostile que la brigade topographique, composée des capitaines d'état-major St-Hyppolite et de Prébois, avait cru pouvoir se hasarder à faire quelques travaux sur des collines à gauche ; mais une vingtaine de Deïra vinrent les troubler dans leurs études par une charge à fond, et les obligèrent à une retraite si précipitée qu'ils furent forcés d'abandonner leurs chevaux et leur matériel scientifique.

Le 20, on quitta le bivouac par une pluie battante. L'espoir d'atteindre bientôt Constantine où on croyait arriver ce même jour faisait supporter patiemment ces intempéries. S. A. R. le Duc de Nemours fort souffrant encore, ne voulut pas consentir à cheminer autrement qu'à cheval.

Un ordre général, daté du 20 novembre, commençait ainsi : « le corps expéditionnaire entrera aujourd'hui dans Constantine..... » Il avait pour but de défendre les désordres, lors de l'entrée dans la ville, d'assurer le respect des gens et des choses, la conservation des magasins, des établissements, des provisions et de diviser la place en quartiers assignés au premier logement des différents corps.

Cette confiance dans le succès prochain, qui étonne quand on la rapproche des événements qui suivirent, était cependant fort naturelle alors. Partout sur le passage du corps expéditionnaire, les populations, loin de fuir à l'approche des Français, étaient venues au-devant d'eux ; Yousuf Bey, désigné par le Maréchal pour remplacer Ahmed Bey, était journellement visité par les cheicks des tribus que l'on traversait. Il était impossible en voyant cette disposition des esprits se continuer jusqu'aux portes de Constantine (car on se croyait beaucoup plus proche de la ville qu'on ne l'était réellement), il était impossible de prévoir une résistance sérieuse. Du reste, les gens les plus graves partageaient si bien cette illusion, que le Commandant du quartier général, MM. de Mortemart, Baude, Berbrugger, capitaine Mollière et quelques autres, partirent en avant de l'armée pour faire les logements ; et, après une longue course qui les mena à

une distance de près de deux lieues de la tête de colonne, ne s'arrêtèrent qu'en vue d'un col assez élevé par lequel on descend dans la vallée du Bou Merzoug. Là, sept ou huit cents cavaliers ennemis, rangés dans un ordre assez régulier, semblaient trop disposés à disputer le passage pour que la faible caravane se hasarda plus loin, malgré les assurances des habitants d'un douar voisin qui prétendaient que cette démonstration était une pure forme de précaution, et que ceux qui la faisaient se mettaient ainsi en règle, afin que si les Français ne réussissaient pas dans leur entreprise, Ahmed Bey ne put leur reprocher d'avoir laissé passer l'ennemi sans coup férir. L'approche de l'armée suffit pour dissiper ce rassemblement qui, avant de se retirer, échangea quelques coups de fusils avec les spahis, comme si leur intention n'eût été en effet que de protester contre le passage des Français.

Sans cesser entièrement, au matin, la pluie s'était ralentie; l'armée s'était mise en marche à 7 h. 1/2, laissant à droite et à gauche de beaux villages arabes. Des groupes de cavaliers indigènes se montraient sur le sommet des côteaux, mais rien n'indiquait qu'ils fussent disposés à prendre l'offensive. On remarqua que la population des villages se composait de vieillards, de jeunes enfants et de femmes et qu'il ne s'y trouvait pas d'hommes dans la force de l'âge : ceux-là étaient sans doute réunis en armes aux observateurs qui surveillaient la marche des Français, et qui ne seraient probablement pas restés inactifs si leurs demeures n'avaient été respectées.

Le temps était affreux; les bourrasques de pluie qui avaient recommencé presque dès le départ du bivouac, faisaient rage; elles étaient mêlées de grêlons que le vent poussait avec violence.

Dans les premières journées de marche, M. le Maréchal Clauzel avait fait route d'ordinaire au centre ou à la tête de l'armée, avec une sorte de tranquillité et presque de nonchalance qu'expliquait la nature des renseignements pacifiques qui lui parvenaient. Ce jour-là, dès le matin, il avait pris des allures tout autrement actives et vigilantes. On le vit se jeter sans cesse sur les flancs, à droite ou à gauche de l'armée, et se porter quelquefois assez loin, sans autre protection que son escorte de chasseurs

et les épées de son état-major. Il semblait conduit par une prédilection marquée vers tous les points culminants et ne laissait pas une colline, d'où il put mieux embrasser du regard le terrain environnant, sans la gravir opiniâtement jusqu'au sommet. Or, dans cette contrée, l'occasion de faire cet exercice est plus que fréquente, elle est perpétuelle : aussi, la plupart de ceux qui s'étaient adjoints à l'état-major du Maréchal commencèrent-ils à trouver cette façon de procéder assez impatientante. A ce propos, Mgr le Duc de Nemours, qui ne cessait cependant de montrer la plus gracieuse déférence pour le chef de l'armée, ne put lui-même retenir une légère expression de naïf ennui : « quel démon, laissa-t-il échapper, pousse donc ce matin le Maréchal à monter sur toutes les taupinières qu'il rencontre. » Le jeune prince n'en continua pas moins à suivre partout le général en chef, avec une persévérance vraiment remarquable, et que l'état très-souffrant de Son Altesse Royale rendait plus méritoire encore.

Le jour tirait à sa fin quand les premières troupes de l'avant-garde parvinrent à Soumah, plateau très-dominant et de quelque étendue où s'élevaient les ruines majestueuses d'une construction romaine (1). De là, les soldats purent, entre deux ondées, apercevoir Constantine à trois petites lieues environ à vol d'oiseau. L'armée établit son bivouac sur ce mamelon et commença les préparatifs de son installation nocturne sous les rafales de la plus effroyable des tourmentes qui assaillirent l'armée durant cette expédition désastreuse.

(1) Ce monument solitaire est composé d'un dé de puissante dimension : au-dessus et à chaque angle se tiennent encore debout quatre pilastres que surmontait probablement une pyramide quadrilatère. Les faces de ces piliers offrent un enfoncement de la forme d'un disque où s'encadraient sans doute des médaillons, des emblèmes que le temps a détruits. « La justesse des proportions, la taille des pierres, la simplicité des colonnes, l'élégance de l'ensemble, en font un édifice qui prend place dans le premier ou le second siècle de la domination romaine en Afrique. (V. *Rapport sur les fouilles de Soumah* en 1861 par MM. Cherbonneau et Remond). Était-ce un mausolée, ainsi que l'ont prétendu certains archéologues, ou faut-il plutôt le considérer comme le monument commémoratif d'une grande victoire ? il y a là un problème digne de l'attention des savants et qui attend encore aujourd'hui une solution.

Le convoi, arrêté par le mauvais état des routes, resta en arrière, sous l'escorte du 63^e de ligne.

La nuit ne tarda pas à couvrir de son ombre toutes les misères, toutes les souffrances du bivouac de Soumah. A la pluie glaciale, succéda une neige épaisse qui cacha bientôt, sous une nappe blanche, hommes et chevaux, de sorte qu'à la lueur incertaine de la lune, quand celle-ci parvenait à déchirer un peu les nuages épais qui l'entouraient, si les regards venaient à se promener sur ce morne bivouac, il était impossible de se douter qu'il y avait là un campement de six mille hommes. Lorsque les premières lueurs du jour, si impatiemment attendues, parurent enfin, beaucoup ne se relevèrent pas. 17 hommes étaient morts de froid ; beaucoup d'autres étaient incapables de marcher ou même de se lever ; nombre de soldats et quelques officiers avaient les extrémités gelées ; le visage des mieux portants était changé comme après une maladie ; les jarrets des meilleurs chevaux tremblaient sous leurs cavaliers. La neige était tombée si serrée que malgré la pluie, elle couvrait encore la terre à trois pouces d'épaisseur.

Pendant la nuit, deux soldats, l'un du 62^e de ligne, l'autre du 17^e léger, s'étaient poignardés avec leurs bayonnettes pour mettre un terme à leurs cruelles souffrances.

Le 21, le temps ne se calma ni ne s'adoucit ; mais on était près du but ; il fallait marcher en avant. Le 62^e reçut ordre de relever le 63^e et de prendre l'escorte du convoi. Les malades et quelques mourants furent chargés sur les cacolets d'ambulance, sur toutes les montures disponibles, sur les voitures les moins pesantes et l'armée se dirigea vers Constantine en suivant la vallée du Bou-Merzoug. La continuation du mauvais temps empirait l'état des routes et augmentait les difficultés contre lesquelles le convoi avait à lutter. Bien qu'on n'eût presque plus qu'à descendre, il fallut doubler les attelages de tous les parcs, c'est-à-dire que la totalité des chevaux conduisaient la moitié des voitures à quelque distance, venaient ensuite reprendre les autres, les amenaient au même point et recommençaient avec une grande perte de temps et en triplant le trajet. Bêtes et gens, tout était débile et endolori par le froid.

L'armée arriva ainsi péniblement à un gué du Bou-Merzoug. Cette petite rivière qu'on passe à pied sec dans les temps ordinaires, subitement accrue par la pluie et la neige, était devenue un torrent furieux aux eaux jaunâtres, rapides et glacées. Un *va-et-vient* fut établi. Les soldats déjà épuisés par la nuit affreuse qu'ils venaient de passer et par les averses qui se succédaient sans relâche durent entrer dans la rivière jusqu'à la ceinture et lutter contre la violence du courant. Dans l'état de faiblesse où ils se trouvaient, plusieurs auraient péri sans le dévouement des cavaliers qui couraient eux-même de grands dangers en cherchant à sauver leurs camarades de l'infanterie. Cependant, aucun homme ne périt, mais des chevaux d'attelages s'y noyèrent; on vit des bêtes de somme emportées avec leurs charges, par la violence du courant; des mulets d'ambulance tombèrent, furent entraînés, et les caisses d'ustensiles ou de médicaments qu'ils portaient, perdus ou avariés.

Après ce passage dont les malades eurent beaucoup à souffrir, le temps continua d'être horrible. Le vent, la pluie, la grêle, tous les éléments semblaient déchainés contre les colonnes françaises qui, plusieurs fois, furent forcées de s'arrêter et de tourner le dos à la tempête. Enfin, vers 2 heures de l'après-midi, l'armée prenait position devant Constantine sur le plateau de Mansourah.

La ville de Constantine est, par sa position, une ville unique. La nature semble avoir voulu, en ce lieu, enfanter, à elle seule, l'enceinte d'une place forte. Elle l'a fait au prix de quelque violente commotion dont ses entrailles ont dû tressaillir.

A l'extrémité d'une longue croupe de terrains à double versant, sur la rive gauche du Rummel et dans un angle que forme son cours en changeant de direction, est jeté un îlot de rocs profondément déchaussés et dont le pied et les flancs sont à nu. Cet îlot, sur lequel la ville est assise, ne se rattache que par une étroite langue de terre, comme par un pont, au grand contrefort de Koudiat-Aty, dont il semble être une excroissance osseuse. Sa face nord se dresse verticale à 100 pieds au-dessus du Rummel et regarde une ligne toute semblable de rochers, qui contient et

encaisse la rive droite du torrent, et sur laquelle pose, comme un dôme, le vaste mamelon de Mansoura.

La ville occupe donc un petit plateau, qui s'isole presque entièrement de tout le terrain environnant, ou par de profondes coupures avec des revêtements naturels taillés à pic, ou par d'énormes reliefs escarpés verticalement. Dans les parties parfaitement inaccessibles, une simple ligne de maisons contigües, et qui étaient crénelées, couronne la crête du roc. Mais partout où les voûtes suspendues au-dessus du Rummel diminuent la profondeur du précipice ; partout où un ressaut de rochers, retenant les terres entraînées par les pluies, sert de base à quelque talus qui pourrait adoucir les difficultés de l'escalade, des défenses artificielles, des murailles à créneaux réguliers, des bastions, des batteries, rendaient à la position les avantages qu'ailleurs lui donne la nature. Sur le seul point accessible, c'est-à-dire, celui où le rocher de Constantine se rattache par une étroite langue de terre au Koudiat-Aty était un rempart, une batterie principale et trois portes. Solidement construite, la muraille de front avait près d'un mètre cinquante centimètres d'épaisseur. Derrière elle se trouvaient des casernes sur les voûtes desquelles régnait une terrasse formant comme le terre-plein du rempart où étaient les plates-formes de la batterie commandant le Koudiat-Aty. Sur quelques points, cette terrasse soutenait des maisons dont la façade extérieure faisait là corps avec le mur d'enceinte. Le mur de front accessible était percé de trois portes : celle de l'est, Bab el-Djabia, celle du centre, Bab el-Oued, et celle de l'ouest, Bab el-Djedid. Une quatrième porte, dite d'El-Kantara, se trouvait en face du plateau du Mansourah sur lequel elle donnait accès par un pont de construction antique, long et étroit, jeté hardiment au-dessus du Rummel, que soutenaient à une grande hauteur deux étages d'arches en maçonnerie, soutenues elles-mêmes par une arche naturelle de rochers. La partie supérieure de la porte du pont d'El-Kantara était une sorte galerie couverte dont les meurtrières nombreuses battaient le pont et en défendaient les approches.

Telle était Constantine le 21 novembre 1836, au moment où

l'armée française arrivait devant ses murailles. La 1^{re} et la 2^e brigade sous le commandement du général de Rigny, reçurent l'ordre de traverser le Rummel et de se porter rapidement sur le Koudiat-Aty, d'occuper les marabouts et les cimetières en face de la porte d'El-Djabia et de la bloquer immédiatement.

Le maréchal Clauzel et Mgr le duc de Nemours établirent leur quartier-général à Sidi-Mabrouk ; le prince, dans la Koubba même du marabout, et le maréchal, dans un mauvais gourbi dont le chaume offrait de nombreuses solutions de continuité par lesquelles la pluie faisait irruption.

L'état-major ne s'était installé là qu'après s'être présenté devant devant le pont d'El-Kantara. A l'apparition des Français, quelques individus qui se trouvaient devant la porte, rentrèrent précipitamment ; puis, un drapeau rouge, appuyé d'un coup de canon se déploya sur la batterie voisine. « C'était un coup à poudre, » assurait-on dans l'état-major du maréchal : quelqu'un même prétendit que c'était « pour nous faire honneur. » Une seconde détonation, précédée d'un boulet qui vint culbuter le cheval d'un spahis de l'escorte, mit fin à toutes les incertitudes. « Allons, Monsieur le Bey, dit alors le maréchal en souriant et en se tournant vers Yousuf, puisque vos sujets nous envoient des coups de canon, il faut leur en rendre. » La petite artillerie de montagne mise à la disposition du rival d'Ahmed fut alors placée en batterie et rendit coup pour coup, sans causer un grand dommage, la distance étant beaucoup trop grande pour des pièces de campagne.

On savait qu'Ahmed Bey avait quitté Constantine et s'était retiré vers Mila avec ses femmes, ses trésors et une partie de ses troupes, laissant le commandement à Ben-Aïssa, son lieutenant. Celui-ci sachant ne pouvoir compter sur les habitants, avait introduit dans la ville un contingent de 12 à 1500 Turcs et Kabyles, bien déterminés à la défendre.

Le boulet lancé de Constantine avait tué toutes les illusions de ceux qui croyaient entrer sans coup férir dans la ville : chacun entrevit alors avec inquiétude un siège régulier à entreprendre

sans matériel suffisant. Les plus clairvoyants prévirent une retraite qui ne pouvait qu'être désastreuse, si le mauvais temps durait.

On fut distrait un instant de ces tristes réflexions par les événements militaires qui se passaient sur la colline du Coudiat-Aty. Au moment où la 1^{re} et la 2^e brigade, commandées par le général de Rigny arrivaient à cette position, 1000 à 1200 fantassins sortirent de la ville, vinrent s'embusquer dans les cimetières environnants et commencèrent un feu soutenu contre nos premiers tirailleurs qui se montrèrent. Une foule d'habitants sans armes, même des femmes en grand nombre avait suivi la sortie ; et cette population se pressait en arrière des combattants pour les encourager par sa présence et par ses clameurs. Cependant la 8^e compagnie du bataillon d'Afrique, commandée par le lieutenant Bidon, s'était emparée d'un premier poste ; elle se porta audacieusement en avant, fut repoussée un instant, et perdit quelques hommes qui furent hachés sous ses yeux ; mais soutenue bientôt par les autres compagnies du même corps, par les escadrons de chasseurs, et peu après, par le 17^e léger, cette brave tête de colonne reprit son avantage, s'élança de nouveau, culbutant à la bayonnette tout ce qui voulait s'opposer à sa course. L'ennemi commença à plier et tout-à-coup se prit à fuir dans le plus grand désordre sans regarder derrière lui. Toute cette masse, femmes, hommes armés et désarmés, se précipita tumultueusement vers la ville et s'aggloméra devant les portes qui ne s'ouvraient pas assez larges à ses flots pressés. Elle ne fut protégée contre une charge de cavalerie qu'on essaya, mais qu'on ne poussa pas à fond, que par deux coups de canon sans effet. Un peu plus d'ensemble, de détermination, d'entrain, et les deux premières brigades pénétraient dans Constantine, à la suite, au milieu même de ses habitants et de ses défenseurs terrifiés. On n'y pensa pas, on ne l'osa pas ; mais il ne faut se le dissimuler, un succès immédiat n'a été séparé d'un échec complet, lamentable, que par cette distance : quelques toises d'un bon terrain et un petit temps de course. Grand sujet de méditations pour les hommes de guerre !

Il est vrai que les ordres donnés n'avaient pas prévu cette

possibilité et ne prescrivaient pas de tenter cette entreprise ; mais il est quelquefois à propos de savoir bien faire sans ordre.

Les 1^{re} et 2^e brigades occupèrent les maisons et les enclos de Coudiat-Aty et s'y retranchèrent. Plus heureuses que les autres troupes, elles y furent un peu à l'abri, y trouvèrent quelques arbres et un peu de paille.

Les 4^e et 5^e brigades campèrent sur le Mansourah, ainsi que l'artillerie qui parvint le lendemain à y porter ses pièces à grands renforts de chevaux. Les troupes de Yousuf Bey et le quartier-général occupèrent le même point.

Le convoi escorté par le 62^e régiment de ligne était resté en arrière, retenu par les boues et faisant des efforts surhumains pour rejoindre ; mais il dût s'arrêter là où la nuit le prit, à 1,200 mètres environ du Mansourah.

La première nuit de notre arrivée devant Constantine, la neige tomba en abondance et couvrit la terre, à une épaisseur de près de quatre pouces. Sur ces sommets pelés, le vent soufflait avec une violence incroyable et glaçait de froid les malheureux encore tout trempés de la pluie de la veille. Au reste, pour se faire une idée de ce que les soldats avaient à souffrir, il nous suffira de dire en quelques mots quelle était la position des chefs. Mgr le duc de Nemours, malade d'une angine, avait cherché un abri dans le marabout de Sidi-Mabrouk, dont les murailles étaient balafrées d'énormes crevasses par lesquelles la pluie, la neige et la grêle pénétraient de tous côtés. A l'entrée, était une mare profonde de boue liquide dans laquelle il fallait s'enfoncer jusqu'aux genoux pour entrer chez le prince. Au matin, on trouva dans ce borbier cinq cadavres de malheureux soldats que l'espoir de trouver un abri avait sans doute attirés de ce côté, et qui tombés pendant la nuit dans cette vase n'avaient pu s'en tirer, n'avaient pas même eu la force d'appeler au secours.

Non loin de là, le maréchal s'était logé dans un misérable gourbi qui pouvait raisonnablement contenir une vingtaine d'individus, et où il s'en entassa jusqu'à quatre-vingts. Le toit en chaume recevait par les nombreux trous dont il était percé tout ce qu'il plaisait au ciel de faire pleuvoir en ce moment sur ses hôtes : le petit feu allumé avec du charbon apporté de Bône,

qu'on entretenait au milieu et où chacun prenait place à tour de rôle, était le point de mire de tous les passants. Les plus timides se contentaient de regarder les hôtes privilégiés du gourbi d'un œil suppliant et dont l'éloquence était énergique et de leur montrer leurs vêtements ruisselants d'eau. D'autres poussés à bout par le froid entraient résolument malgré les efforts du factionnaire, efforts que celui-ci ne déployait du reste que lorsque l'intrus avait pris place au foyer, parce qu'alors, tout en l'engageant à se retirer, le pauvre diable attrapait lui-même un air de feu, à la faveur de cette négociation insidieuse qu'il prolongeait autant que possible. Malgré une active surveillance à laquelle chacun avait intérêt, il se glissait toujours des hôtes de contrebande. Deux soldats qui s'étaient introduits furtivement pendant la nuit furent trouvés morts le matin, un de chaque côté du matelas où reposait le maréchal. Ces malheureux s'étaient pressés pendant la nuit contre la couche de leur général en chef pour se réchauffer un peu et ils y étaient morts : la première chose que celui-ci aperçut en ouvrant les yeux, ce fut ces deux cadavres.

Outre l'état-major du général en chef, il y avait dans ce misérable gourbi des notabilités qui devaient se trouver bien étonnées d'habiter un pareil bouge. M. le Duc de Mortemar (1) y avait reçu l'hospitalité, ainsi que M. le Duc de Caraman, qui y accomplit sa 75^e année. Ce dernier, malgré son grand âge, se tira beaucoup mieux des rudes épreuves de cette campagne que bon nombre de jeunes gens (2).

(1) Duc de Mortemar, pair de France.

(2) M. le Duc de Caraman qui faisait partie, en amateur, de l'expédition de Constantine, s'y conduisit d'une manière admirable. Malgré son grand âge et la rigueur fatale de la saison, le Duc, lors de la retraite, plaça deux malheureux blessés sur son cheval, et lui-même, à pied, tenant la bride, il les conduisit jusqu'au camp de Guelma et ne les quitta qu'après s'être assuré qu'ils ne manquaient de rien.

Le Roi Louis-Philippe approuva le 25 février 1837 le rapport suivant, qui lui avait été adressé par M. le Ministre de l'intérieur.

« Paris, le 25 février 1837.

« Sire,

« Le désir de se rendre utile à son pays a conduit M. le duc de Caraman en Afrique. Spectateur volontaire de l'expédition de Constantine, il a partagé les dangers de l'armée, il s'est associé à toutes ses fatigues, il

Les hommes à qui une santé robuste, une force physique suffisante, ou ce qui vaut mieux encore, une certaine énergie morale, laissent assez de liberté d'esprit pour observer dans de pareilles circonstances, ont un coup-d'œil curieux dans le spectacle des modifications que subissent les individus en proie à de grandes privations. On conçoit alors les scènes du radeau de *la Méduse* : l'instinct de la conservation sérieusement menacée affaiblit tous les autres sentiments ; il ne tarde même pas à les étouffer si la situation s'aggrave et se prolonge. C'est ce qui eut lieu sur une petite échelle sous les murs de Constantine.

« Là, dit M. Berbrugger, nous avons eu à gémir de l'égoïsme de gens qui jusqu'alors avaient donné les preuves les plus positives d'un caractère obligeant. Des personnes dont le rang, l'excellente éducation et les manières pleines d'urbanité étaient en parfait accord dans les circonstances ordinaires de la vie, déro-

a supporté toutes ses privations. La conduite de M. le duc de Caraman, sous ce rapport, n'a rien qui puisse surprendre : l'élévation de ses sentiments est connue.

« Mais le gouvernement de votre majesté ne doit point laisser dans l'oubli les faits particuliers qui s'y rattachent, et que l'honorable modestie de leur auteur rend encore plus dignes de la reconnaissance publique.

« Dans cette campagne, où, à chaque pas de la retraite, il fallait combattre, on a vu M. le duc de Caraman braver le fer des Arabes pour relever les blessés et les hommes exténués de fatigue, les porter lui-même aux ambulances, revenir au lieu du danger, et sauver ainsi un grand nombre de nos braves soldats qui n'étaient faibles que parce que le besoin et la nature épuisée leur refusaient d'être forts.

« Le roi a institué une récompense nationale pour le courage civique. Votre Majesté pensera sans doute que cette récompense est justement acquise à M. le duc de Caraman. J'ai l'honneur, en conséquence, de vous proposer, sire, de la lui décerner, et de m'autoriser à faire frapper, pour lui être remise, au nom de votre Majesté, une médaille en or, qui recevra, à son revers, l'inscription suivante :

A
M. LE DUC DE CARAMAN,
pair de France,
pour son courageux dévouement
à secourir
des soldats blessés.
Expédition de Constantine,
Afrique, 1836.

« J'ai l'honneur, etc.

GASPARIN.

gèrent singulièrement au bivouac de Mansourah. Nous nous en rappelons une, en ce moment : le fils d'une des notabilités du Directoire qui, troublé dans son sommeil par un camarade occupé à chercher sa couverture qui avait disparu, l'apostropha par le mot de Cambronne à Waterloo, mais le *vrai mot* ; et cela, devant un Maréchal de France, Général en chef, et deux Ducs et Pairs !

« Mais la scène la plus instructive eut lieu à propos d'une certaine poule au riz. O vous qui lisez ceci entre deux repas qu'un espace trop considérable n'a pas séparés, vous aurez peine à comprendre tout ce que renferment de tortures, tout ce que font naître de haines, les émanations qui s'échappent d'une poule cuisant dans du riz à deux ou trois mètres de votre nerf olfactif, lequel vous apporte impitoyablement des particules odorantes qui mettent le palais en feu, surtout, quand depuis quelques jours, on vit de biscuit dur comme de la pierre et qu'on n'en a pas encore à sa faim. C'est précisément ce qui avait lieu dans le gourbi du Mansourah, durant la nuit du 22 au 23 novembre 1836. Un de ces mortels privilégiés qui trouvent du pain là où d'autres ne rencontrent que des pierres, était parvenu à se procurer une poule. Vous dire comment, c'est ce que nous ne pourrions faire, car alors nos relations avec les Arabes se bornaient à un échange de coups de fusils et de canons ; et d'un autre côté, croire que le précieux animal ait pu être apporté d'un bivouac précédent était impossible, car eût-il appartenu au Prince, il n'aurait pas fait un demi kilomètre sans être appréhendé, plumé, cuit et mangé, si même on s'était donné la peine de le cuire. Quelle que fut son origine, sur laquelle le propriétaire a toujours gardé le plus profond silence, la poule était là, versant les sucs savoureux de sa chair délicate sur du riz qui avait peut-être coûté plus de démarches, de supplications et de négociations à celui qui sût l'obtenir de quelque intendant ou comptable, qu'il en a fallu à Talleyrand pour faire accepter le coq gaulois au léopard britannique. Trois personnes seulement entouraient la marmite, où achevait de cuire la dite poule, et aucune invitation n'annonçait que le repas sur le point d'être servi dû compter un plus grand nombre de convives. Il y avait donc dans le gourbi

77 mécontents qui échangeaient d'abord à voix basse, puis, sur un diapason qui tendait à s'élever à mesure que l'heure du dénouement approchait, les observations les plus désobligeantes pour le trio d'amphitryons. — « Quel égoïsme, disait l'un, manger de la poule au riz quand tout le monde en est réduit au biscuit ; gageons qu'ils n'en offriront même pas au Maréchal. » — « Ils pourraient bien faire cuire leur poule au riz ailleurs, s'écriait un autre, et ne pas nous en envoyer le fumet au visage comme pour nous vexer. » Chacun lançait son mot et bien que nous gardassions le silence, nous n'étions pas éloignés de partager l'indignation générale, lorsque le propriétaire de la poule vint gracieusement nous inviter à en prendre notre part. A cet appel inattendu, toute la criminalité de l'action que nous blâmions mentalement, il n'y avait qu'une minute, disparut d'une manière subite ; et, plongés dans la suave atmosphère de la poule tant enviée, nous n'entendions même plus les murmures improbateurs de la galerie. Il est évident que, dans ce moment, les quatre convives avaient 76 ennemis mortels. Transportez cette poule de discorde dans une ville abondamment pourvue de tout, et elle ne deviendra certainement la cause d'aucune inimitié entre des personnes du genre de celles que nous venons de citer. Qu'on nie après cela l'influence des circonstances extérieures ! »

Toute la nuit du 21 au 22, la pluie et la neige tombèrent avec violence. Le jour reparut, mais chargé d'épais nuages ; la terre était couverte d'un épais manteau de neige. Rien de plus sombre et de plus glacial que cette matinée, si ce n'est peut-être les physionomies de tant de gens déjà démoralisés par ces rudes épreuves. Seul, tâchant de rassurer son entourage par sa mine ferme et assurée, le Maréchal se multipliait sur tous les points.

Toutes nos troupes n'étaient pas encore arrivées au Mansourah. Le 62^e de ligne qui avait relevé le 63^e dans l'escorte du convoi était resté en arrière avec les voitures, que les efforts les plus énergiques ne pouvaient tirer de la boue où elles étaient enfoncées. Après plusieurs tentatives désespérées, il fallut renoncer à tirer le convoi de ce mauvais pas, et attendre le jour sous les armes ; les boues ne permettaient ni de se coucher ni de s'as-

soir. Moins que partout ailleurs, il n'existait là, ni un peu de bois, ni un brin de bruyère ou de chaume ; nul abri contre les frimas et les rigueurs de la température glaciale ; nul moyen de préparer quelques aliments. Le courage des soldats du 62^e déjà si éprouvé par les rudes fatigues du jour, défailloit sous cette souffrance sans action, sans mouvement ; ils supposèrent probablement que le bivouac des autres troupes était moins mauvais ; ils s'imaginèrent peut-être qu'on entraît déjà à Constantine. Comment se résoudre à être le dernier à s'y jeter ? A la brume et pendant la nuit, un très-grand nombre quittèrent leur drapeau pour gagner les campements du Mansourah : d'autres voyant que le convoi ne pouvait être emmené crurent pouvoir profiter de ces provisions qui allaient être abandonnées à l'ennemi (1). Malgré les efforts les plus énergiques du brave colonel Levesque, ses soldats pillèrent les vivres, défoncèrent les tonneaux d'eau-de-vie. Exténués, mourants de faim, de soif, d'insomnie, ils crurent que l'eau-de-vie leur rendrait des forces. Beaucoup restèrent sur le terrain ivres-morts et furent victimes de leur insubordination et de leur intempérance. Presque tous périrent sous le fer des Arabes, accourus pour piller le convoi (2).

L'armée perdait dans cette circonstance de précieuses ressources et voyait s'accroître les difficultés dont elle était entourée.

(La suite au prochain numéro).

E. WATBLED.

(1) Ce convoi se composait de 11 voitures du train des équipages, chargées d'une réserve de pain et de vin pour les malades et les blessés, de 20,000 rations de café et 20,000 rations de sucre ; de biscuits, d'un fort approvisionnement d'eau de vie, de quelques sacs de sel et 48 balles de riz.

(2) Faut-il accabler le 62^e régiment composé de bons officiers, et de soldats beaux et robustes, sous un blâme sans ménagement ? Non, et se reportant aux souffrances inouïes de cette nuit, sans nourriture, sans sommeil ; il faut dire, il faut admettre cette vérité, que la force humaine a ses limites.

Aussi, faut-il déclarer que si un certain nombre d'hommes du 62^e ont manqué, dans cette fatale circonstance d'énergie et de subordination, le régiment tout entier a prouvé bien des fois depuis, et notamment sous le commandement de M. Lafontaine, qu'il était à la hauteur de ses frères d'armes pour la bravoure et la discipline.